

que les médecins pourraient me guérir, mais de ce moment, je compris que le secours d'en haut seul pouvait m'arracher à la mort, que du reste mon entourage attendait, puisqu'on m'avait fait recevoir les derniers sacrements. Je commençai, avec les bonnes religieuses, ma quatrième neuvaine à Ste Anne, mais, cette fois, avec cette confiance qui naît si facilement dans l'âme quand on sent que tout secours humain fait défaut et qu'il faut tout attendre du ciel. Je la terminai le 8 de septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge. C'était le moment que Sainte Anne avait choisi pour donner une nouvelle preuve de sa puissance et de sa bonté. Au moment de la communion, un malaise indéfinissable s'empara de moi. Je ressentis, dans tous mes membres, les douleurs les plus vives. Je crus que j'allais mourir ; j'avais à peine reçu la sainte communion que je m'évanouis.

Lorsque je recouvrai mes sens, j'entendis ces paroles " Mon enfant, dites : mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains.—Ce n'est pas le temps, ma mère, répondis-je à la religieuse qui me suggérait cette prière, je suis guérie ! " En effet, je n'éprouvais plus de souffrances et je sentais que Ste Anne m'avait exaucée. Dans les transports de ma joie, je voulus me lever, pour remercier à genoux ma bienfaitrice ; mais on me retint au lit.

La messe de la communauté était sur le point de commencer. Les religieuses qui m'assistaient se rendirent au chœur pour l'entendre. A peine était-elle terminée, qu'elles revinrent pour constater si réellement j'étais guérie. Elles enlevèrent en toute hâte les bandages qu'elles avaient elles-mêmes posés, un instant auparavant, sur ma plaie toute saignante. Il n'y avait plus de plaie. Qu'on juge de mon bonheur et de l'étonnement des bonnes religieuses.